Zeitschrift: Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle
Band: 33 (1965)
Heft: 4

Artikel: Le beau voyage
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-568593

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

renoncé pour lui à mon père et à ma mère; à l'opinion d'autrui et à de nombreux souvenirs; à ce secret de solitude qui nous lie à Dieu, et auquel on peut recourir dans les moments de douleur. Les jours passèrent, nous fîmes un bref voyage à Assise, nous entrâmes à Florence après un détour dans le Casentino, et la date approcha qu'il avait fixée pour s'en retourner à Paris. C'est d'alors qu'est datée une lettre que je lui écrivis de Sienne, où je dus aller organiser une exposition. La voici, tu pourras ainsi la joindre à toutes les autres.»

Je lus la lettre qu'il me tendait.

Sienne, 12 septembre.

Mio caro ragazzo,

seul dans cette chambre d'hôtel je mesure toute la tristesse d'être loin de toi. De toi, qui as été la loi pour moi qui cherchais une loi ici sur terre; qui es l'ordre et une possibilité de noblesse. Quarante jours se sont écoulés depuis ton arrivée en Italie; je ne puis que te répéter les paroles que je t'ai toujours adressées: ne me quitte pas, j'ai besoin de toi. C'est mon âme, qui en a besoin. Je suis allé au Dôme et j'ai prié afin d'être digne de toi: Dieu le sait que tu es ma possibilité de salut! L'Eglise était déserte. Un très vieux prêtre passait, drapé dans un foulard noir malgré la chaleur étouffante de l'après-midi; qu'adviendrait-il (me suis-je demandé) si je l'arrêtais pour lui-dire : Mon père, je dois vous raconter une histoire — l'histoire de mon amour. Aurait-il crié au scandale, m'aurait-il chassé de l'église en agitant son châle lugubre, si je lui avais dit: Vous voyez, mon père, je prie Dieu pour bien accomplir ce que vous pourriez considérer comme le plus atroce des péchés? Ainsi je m'interrogeais, laissant s'écouler le temps dans l'église belle et silencieuse. Mais écoute, Laurent: enfin, qu'importe si les autres ne sont pas disposés à nous comprendre? Nous ne devons pas avoir peur: nous ne devons pas nous mépriser nous-mêmes: il nous faut persister, calmes et résolus, dans cette fidélité à notre coeur. Si je te répète encore une fois ces paroles, c'est qu'hier une de tes phrases m'a frappé, alors que nous parlions de Mathilde Dani : «il n'est pas mauvais» as-tu dit «que j'aille me promener avec elle et que je la tienne un peu serrée contre moi: ils seront plusieurs à nous voir.» Ah ! je ne crois pas, Laurent, que l'on puisse supporter d'être estimé pour ce qu'on n'est pas: à pareille estime, il vaut mieux je crois préférer le mépris. Bientôt tu partiras; nous serons séparés pendant quelques jours, puis à la fin du mois je te rejoindrai à Paris. Renforce-moi dans mon espoir, Laurent, aide-moi comme toujours à vaincre la confusion et le désordre.

Le beau voyage

Je ne me vante pas souvent de mes relations, mais je dois dire que j'avais été invité cet été-là chez mon camarade Eric-Wagner de Lichmemburg pour quelques jours de vacances dans son admirable château à Lichmemburg, près de la frontière luxembourgeoise. Les nobles amis, chacun le sait, n'ont pas à se gêner à l'égard d'un vague écrivaillon parisien; ainsi, j'aurais été bien snob de me choquer lorsqu'Eric-Wagner, venu m'attendre à la gare avec un landau à deux chevaux, un cocher et

un valet de pied, me déclara: «Cher vieux, quel bonheur de t'avoir sur mes domaines! Mais tu me pardonneras: je pars ce soir pour Florence où Stella organise un bal costumé en mon honneur. J'ai une robe merveilleuse, je serai un Doge. En attendant, mes terres sont à toi. Repose-toi, cela te fera du bien, tu as la mine un peu pâle . . . Mon oncle Pierre te tiendra compagnie, c'est un vieil excentrique qui enchantera ton imagination d'écrivain. Vous vous entendrez parfaitement. Mais je t'interdis de partir avant mon retour de Florence, je suis tellement content de te recevoir, vieux!».

J'étais un peu abasourdi. Je n'avais jamais entendu parler d'une Stella de Florence ni d'un oncle Pierre à Lichmemburg, et la perspective de vacances en tête à tête avec un vieux monsieur numismate ou généalogiste ne m'enchantait guère, mais j'ai assez d'éducation pour savoir répondre à l'occasion, avec un sourire radieux et hypocrite : «Mais, bien sûr, cher. Ce sera charmant!».

Après m'avoir fait installer dans une chambre impressionnante qui n'avait sans doute pas été occupée depuis le milieu du dix-huitième siècle, après m'avoir présenté fort cavalièrement à un vieux monsieur aimable, distant et distingué, qui ne semblait pas numismate au premier abord, Eric-Wagner n'eut que le temps de se changer avant de remonter dans son landau à deux chevaux, accompagné du cocher, du valet de pied et de quatorze valises en veau blanc marquées à ses initiales.

Je me retrouvai donc seul dans un domaine immense, merveilleux, décor pour un conte de Grimm ou de Madame d'Aulnoy. Solitude relative: il suffisait de tourner la tête pour chercher un cendrier, et un valet en livrée naissait d'une embrasure, portant d'une main gantée de blanc le cendrier de cristal sur un plateau d'argent. Je ne sais rien de plus crispant, cela amuse une heure puis on éprouve un méchant besoin de laisser tomber les cendres sur le tapis.

Grâce au ciel, l'oncle Pierre, sensé me recevoir en l'absence de l'héritier des Lichmemburg, était d'une discrétion qui aurait frisé l'indifférence s'il n'avait mis, à l'occasion, une charmante expression, mi-ironique, mi-amusée, dans son sourire. C'était un jeune homme âgé, d'une politesse délicate. Au début du premier des repas que nous devions prendre ensemble, il me présenta à un autre convive, aussi distingué qu'il était lui-même, aussi aimable, silencieux et distant, et qui lui ressemblait un peu. J'ai le défaut de ne jamais retenir les noms murmurés au cours d'une présentation, ce qui m'empêchera toujours d'être un homme du monde. Il me parut que celui-ci avait une consonance étrangère, mais je pensai qu'il s'agissait d'un autre oncle Lichmemburg dont Eric-Wagner avait négligé de me signaler l'existence. Au cours du dîner, j'entendis l'oncle Pierre le nommer Nicholas. Je me retirai tôt ce soir-là, après avoir salué respectueusement l'oncle Pierre et l'oncle Nicholas.

Les jours suivants, je pus jouir d'une totale liberté sur toute l'étendue du domaine. L'oncle Pierre s'efforçait de présider les repas pour me faire honneur, mais l'oncle Nicholas en était souvent absent et mon hôte paraissait alors irrité ou mélancolique. J'appris que Nicholas ne logeait pas au château mais dans un pavillon à l'extrêmité du parc. Quand je le rencontrais, il me saluait d'un air craintif et disparaissait au tournant d'une allée. Les jours, pour moi, passaient en promenades rêveuses, en

demi-somnolences, en ravissantes découvertes dans ce domaine exquis, romantique et même romanesque, où tout semblait voué au culte du passé; des jours enchantés, hors du temps . . .

Ainsi, un matin, je découvris près des communs une remise sous laquelle étaient serrés une dizaine de véhicules : chaise à porteurs, landau, victoria, calèche, voitures fermées ou découvertes, un petit musée des moyens de transport au cours des deux siècles précédents. J'en parlai le soir à l'oncle Pierre avec un enthousiasme qui me gagna aussitôt son amitié. «Vous vous intéressez à mon innocente manie, rien ne me touche davantage. Eh bien, si vous le voulez, retrouvons-nous demain matin dans la remise, je vous conterai l'histoire de quelques-uns de ces véhicules».

Je n'aurais eu garde de manquer ce rendez-vous. D'abord par politesse envers un vieil homme désireux de me plaire, et surtout parce que je pouvais espérer entendre quelques beaux contes. Je ne fus pas déçu: l'érudition de l'oncle Pierre était à la hauteur de ma curiosité et ma passion pour les anecdotes rejoignait son goût de bien raconter. Dans cette voiture, me dit-il, un roi s'était promené; cette autre avait versé dans un torrent sans que, miraculeusement, ses occupants aient été blessés; celle-ci avait appartenu à Liszt, celle-là à un prince de l'Eglise qui fut depuis . . . J'imaginais avec émerveillement le passé de ces objets endormis mais encore frémissants sous la poussière. Des villes lointaines, des routes dangereuses . . . Je rêvais, caressant un brancard, ouvrant une portière . . .

Au fond du vaste hangar, seule derrière une paroi qui la cachait, je découvris une autre voiture, une grande berline peinte en vert qui ressemblait presque à une diligence par ses proportions, tous rideaux tirés derrière les vitres. Il me sembla que mon guide eut un geste pour m'arrêter quand je m'étais approché impulsivement pour ouvrir la portière; je me tournai vers lui, mais il détourna le regard et me laissa faire. Il y avait de quoi me stupéfier: l'intérieur de cette voiture était aussi bien meublé et aussi somptueux qu'un salon du château. Un grand lit occupait la place des banquettes, couvert de fourrures somptueuses, de coussins aux couleurs pâlies; les rideaux de soie étaient retenus par des attaches de brocard. L'un des meubles d'acajou à la droite du lit était garni de verres et de bouteilles, celui de gauche était plein de livres reliés.

En examinant mieux la voiture, je vis de ravissantes chaufferettes dont la braise pouvait être renouvelée par une chaudière de cuivre attachée sous la voiture. Un vaste espace était aménagé à l'arrière pour les bagages. Des lampes à pétrole pendaient au bout de chaînes dorées sous le capiton de soie blanche du plafond. Il y avait place sur ce lit pour quatre personnes, et deux chaises légères étaient disposées à son pied. C'était une voiture de conte de fées pour imaginer le tour du monde d'un roi ou d'une courtisane.

Je me tournai, interdit, vers l'oncle Pierre qui guettait ma réaction en souriant un peu mélancoliquement:

«Vous désirez connaître aussi l'histoire de cette voiture, bien sûr, me dit-il. C'est ma faute, je me suis exposé à devoir vous la dire. Cette histoire m'est tout à fait personnelle, c'est pourquoi je ne souhaitais pas trop en parler. J'avais surtout scrupules parce que peu d'oreilles pour-

raient l'entendre sans en être choquées, mais enfin, Eric-Wagner m'a suffisamment parlé de vous pour m'assurer que ce récit ne tombera pas dans une oreille indifférente ou critique. Voici donc mon aventure et celle de cette voiture, ou plutôt de ce «wagon-salon», ainsi que la nommait pompeusement son constructeur. Je la fis construire en 1913 à Saint-Pétersbourg où j'étais alors attaché d'Ambassade. J'avais l'obligation de voyager souvent, d'aller à Moscou ou à Varsovie, pour les raisons de mon emploi. Les routes étaient alors peu sûres, les hivers très rigoureux et, quoique jeune, j'aimais déjà le confort avec volupté. Il me fallut de longues réflexions et l'étude des progrès les plus récents dans la décoration et la machinerie pour faire exécuter ce véhicule grâce auquel je pouvais traverser des immensités enneigées en me croyant dans mon lit. Ce chef-d'oeuvre n'aurait pu être réalisé nulle part ailleurs en Europe. Voyez ce double plafond: je pouvais y placer une réserve de nourritures et de champagne suffisante pour alimenter dix personnes pendant un mois, même si je ne partais que pour trois jours. La suspension était assez admirable pour que j'eusse même un piano portatif, une harpe, une table à jeux. Musique, lectures, courrier, boissons, défilé du paysage désespérant à force d'être toujours beau, le temps, ainsi, passait presque trop vite d'une étape à l'autre.

«A Saint-Pétersbourg, je vivais avec ma sœur qui m'aidait à recevoir. Quand éclatèrent les évènements de 1917, je m'empressai de la renvoyer en France, mais je dus rester encore presque deux années en Russie, afin de défendre les dernières prérogatives de ma charge. En 1919, la situation devint intenable et mon gouvernement se décida à me rappeler. Je ne quittai pas Saint-Pétersbourg sans tristesse; mon plus cher ami, un officier, parent du Tsar, venait d'être assassiné. Nous étions presque habitués aux horreurs quotidiennes et j'éprouvai peut-être plus la nostalgie du passé que le regret de partir dans ces conditions.

«Je devais gagner la frontière suédoise, la seule route ouverte, avant de me retrouver en sécurité malgré mes passeports diplomatiques. A cette époque, tout était possible, sauf la sécurité pour quiconque. J'avais roulé toute une nuit sans incident, conduit à brides abattues par mon cocher aussi impatient que moi de gagner la frontière, c'était un provençal et son nom était Constantin. Il était logé dans cette guérite à l'avant, voyez-vous ? aussi bien chauffé que moi, abrité et pouvant communiquer par téléphone avec l'intérieur de la voiture. J'étais éveillé à huit heures du matin et dépouillais des journaux emportés la veille, en dégustant le thé que je préparais sur le samovar, quand Constatin m'appela : «Monsieur, j'entends des loups hurler. Il faut que je fonce, pardonnez-moi s'il y a quelques cahots». Un peu plus tard, il m'appela encore: «Monsieur, j'ai entendu des coups de feu. Je ne serais pas surpris que ces loups aient trouvé quelque autre voyageur comme proie. Si je tombe sur eux, que dois-je faire?» Il finisssait à peine sa phrase quand, sans attendre ma réponse, il arrêta brutalement l'élan des chevaux : «Monsieur, Monsieur ! Il y a un homme et un cheval étendus sur la route. Les loups les ont tués. Faut-il descendre voir? Je descends . . .». Je tentai de me pencher à la portière, je ne vis rien mais l'air glacé faillit m'emporter la moitié du visage. Maugréant, j'enfilai mes bottes fourrées, me couvris de fourrures et descendis sur la route. Le vent soufflait à renverser les arbres,

le froid était vif à faire éclater les rocs, mais sous le ciel gris clair nul flocon de neige; ce n'était que vent et gel. «Monsieur, Monsieur, me cria Constantin, le cheval est bien éventré mais l'homme vit encore. Je crois que c'est un militaire, un officier, que faut-il en faire?». Que fallait-il en faire? Si, seulement, il n'avait pas été officier! N'avais-je pas assez de soucis pour moi-même, d'impatience à quitter ce pays, sans encore m'encombrer de quelques restes, peut-être compremettants, abandonnés par les loups? Je me souvins à temps qu'on n'abandonne pas un homme mourant sur une route glacée à cent verstes de toute habitation, quand on a quelque teinte d'éducation. «Que croyez-vous? répondis-je hargneusement. Il n'y a qu'à m'aider à monter l'homme dans la voiture, puis vous pousserez ce cheval dans le fossé pour dégager la route. Ou préférez-vous jouer à la courte-paille?». Je ne suis pas un méchant homme, je crois, mais vous ne pouvez imaginer combien il était atroce de retrouver la voiture envahie par le froid, de se sentir engoncé et maladroit dans un amas de fourrures et d'allonger ce demi-cadavre sur mes draps de soie aussitôt souillés de taches sanglantes. Enfin, la voiture chose, le chauffeur remonté sur son siège, les chevaux reprirent leur galop, la chaleur revint peu à peu, je pus me débarasser de mon harnachement et m'occuper du blessé. Quoique inconscient encore, l'homme gémissait, j'entrepris de le dévêtir pour l'examiner. Sous un manteau de peaux assez riches pour me rassurer sur son état social, — je me noircis à plaisir, car je ne pensai pas alors à ce détail! —, je découvris un uniforme de l'armée tsariste. J'avais souvent, en de tout autres circonstances, dégrafé des uniformes semblables, et n'hésitai pas sur l'emplacement réglementaire des boucles et des agrafes. Quand l'homme fut nu, j'examinai ses plaies: il n'avait que des traces de griffes, peu profondes, sur la poitrine, et une morsure plus grave à la hanche. Je désinfectai ces blessures avec ma meilleure vodka, nettoyai le sang, et ce fut seulement à ce moment que j'interrompis un geste commencé, frappé par la surprenante beauté de ce corps. Je n'avais pas eu, en déshabillant l'inconnu, la moindre pensée équivoque, il aurait pu être vieux, difforme, obèse, poilu, je n'y aurais pas fait attention; c'était un blessé, non un homme. Ce fut seulement quand il ouvrit les yeux, d'admirables yeux verts sous de fins sourcils blonds, que je découvris sa jeunesse, la perfection des muscles longs, la rondeur des épaules, la largeur de la poitrine bombée, la minceur des hanches, que je remarquai le creux palpitant et brun de son ventre, la splendeur du sexe abandonné, la tendresse des cuisses dorées.

«J'en fus si troublé que mon geste pour soigner sa plaie faillit s'égarer. J'avais eu trop l'habitude de corps ainsi dénudés, livrés à toutes les caresses, prêts à susciter tous les désirs, pour ne pas risquer de commettre, ne serait-ce qu'en intention, un acte licencieux sur ce garçon nu, étendu sans défense. Heureusement, il ne s'aperçut pas de mon trouble. Malgré ses souffrances, il me témoigna la plus aimable reconnaissance, dans des termes propres à me faire reconnaître son excellente éducation. D'ailleurs, il ne tarda pas à se nommer: Prince Nicholas Moritzine. Je lui offris le reste de la bouteille de vodka, un toast de caviar, je l'entourrai de couvertures et le laissai reposer quelques heures. J'avais réussi sur sa hanche labourée par les dents carnassières un pansement dont mon

ami le directeur de l'hôpital impérial de Moscou m'eût félicité, et je n'en étais pas peu fier. Quand il s'éveilla, la fièvre était tombée, il ne souffrait presque pas et il put me raconter sa terrible histoire. Après la débâcle de son régiment, il s'était réfugié sur le domaine paternel. Mais presque tous les serfs étaient en révolte, les rares domestiques fidèles paralysées par la peur. Devant la crainte des patrouilles et des francs-tireurs de l'armée rouge, on avait fait fuir les femmes de la famille, à l'aventure, vers l'Ukraine plus sûre. Nicholas était resté seul avec son père. Une nuit, quelques hommes, peut-être des déserteurs ou des bandits, avaient envahi le château; ils cherchaient de l'argent et des femmes à violer. Ne trouvant ni l'un ni l'autre, ils avaient sauvagement massacré le père de Nicholas, sous ses yeux, puis, en raison de son jeune âge et de sa beauté, s'étaient servi de lui comme d'une femme. Le pauvre enfant pleurait encore d'humiliation et de rage en m'avouant ces détails: on l'avait dénudé, jeté à plat ventre sur une table et, lui tenant les jambes écartées, dix ou moins de ces brutes avaient successivement assouvi en lui leur désir bestial. Le plus atroce, le plus difficile à dire, est qu'il avait dû se retenir de toutes ses forces pour ne pas éprouver sous ces outrages un plaisir inavouable. Enfin, rassasiés de luxure, ces bêtes immondes s'étaient jetées sur les bouteilles d'alcool et Nicholas avait profité de leur ivresse pour ramasser ses vêtements, s'enfuir, sauter sur un cheval. Il était déjà loin de son domaine quand les loups l'avaient attaqué. Il s'était battu jusqu'au désespoir et, sans l'arrivée de ma voiture, il eut, sans nul doute, été dévoré.

«En me contant son odyssée, le jeune homme s'était inconsciemment découvert, de l'épaule jusqu'au bas-ventre, et ne savais ce que je devais le plus admirer, de ce corps magnifique abandonné aux élans de la reconnaissance ou de la vertu à laquelle il s'était attaché et du malheur qui le poursuivait. Je n'avais connu, dans toute ma carrière, qu'un aide-cuisinier pour posséder un sexe aussi somptueux; malheureusement, c'était un garçon inculte et voleur.

«Le prince Moritzine me toucha si fort que je résolus d'unir son sort au mien et de le sortir de ce pays livré à l'anarchie, ainsi que je comptais en sortir ma chère berline, mes bagages, les papiers de l'Ambassade et ma propre personne. Je lui fis part de cette résolution et il me serra si fort dans ses bras pour me témoigner sa reconnaissance que je dus lui rappeler les précautions nécessitées par sa blessure.

«Le voyage se poursuivit sans incident. La neige s'était remise à tomber et le ciel fut noir avant le crépuscule. J'allumai les lampes à pétrole. Nous fîmes des crèpes à l'armagnac pour nous distraire et j'ouvris un panier de victuailles : caviar, œufs dorés, blancs de poulets, fruits d'Asie . . . Tenu hors de la voiture, près du cocher, le champagne était bien frappé.

(à suivre)

Photo: Jim, Zürich ▶